

Jean-Louis Rinaldini

Jouissance de l'impudence dans l'actuel une jouissance du faux-semblant

Comment épingler un mode de jouissance spécifique de notre modernité à partir de l'axiome du tableau de la sexualité ? Les notions de discontinuité ou de continuité, de fini ou d'infini qui implique qu'il y aura toujours quelque chose qui va manquer pour arriver à faire 1, à savoir un objet réel qui est en même temps un pur manque, nous aident-elles à penser les jouissances de l'actuel ?

La libération, comme on dit, de la parole, voire de la parole xénophobe, le développement exponentiel des échanges dans les réseaux sociaux où s'alimente la croyance que la connexion suffirait à constituer du lien social, nous y invitent. A cet endroit, les quatre discours (+1) constituent un appui logique pour nous indiquer ce que serait l'impudence d'une jouissance du faux-semblant.

[...] la psychanalyse n'est nullement une technique dont l'essence soit de répandre la compréhension, d'établir, même, quoi que ce soit entre l'analysé et l'analyste qui serait de cet ordre, si nous donnons au mot « compréhension » un sens, qui est le sens jaspersien, par exemple ; cette communauté de registre, ce quelque chose qui va s'enraciner dans une sorte d'Einfühlung, d'empathie, qui ferait que l'autre nous deviendrait transparent, à la façon naïve dont nous nous croyons transparents à nous-mêmes, ne serait-ce que pour ceci que justement la psychanalyse ça consiste à découvrir que nous ne sommes pas transparents à nous-mêmes ! Alors, pourquoi est-ce que les autres nous le deviendraient ?

S'il y a quelque chose que la psychanalyse est faite pour faire ressortir, pour mettre en valeur, ça n'est certainement pas le sens, au sens en effet où les choses font sens, où on croit se communiquer un sens, mais justement de marquer en quels fondements radicaux de non-sens et en quels endroits les non-sens décisifs existent sur quoi se fonde l'existence d'un certain nombre de choses qui s'appellent les faits subjectifs. C'est bien plus dans le repérage de la non-compréhension, par le fait qu'on dissipe, qu'on efface, qu'on souffle le terrain de la fausse compréhension que quelque chose peut se produire qui soit avantageux dans l'expérience analytique.

LACAN Petit discours aux psychiatres. 10 novembre 1967

L'idée de ce travail a été amorcée lors d'une de nos réunions du samedi matin où nous discutons de nos interventions respectives faites durant le séminaire. Au moment de nous séparer ce jour-là une question nous a profondément divisés quant à savoir si l'inconscient relevait de la dimension du fini ou de l'infini. Nous allons faire un petit sondage dans l'amphi si vous le voulez bien. Manifestement au vu de la répartition des opinions exprimées sur cette question nous pouvons constater à part les indécis qu'il n'y a pas d'unanimité pour l'une ou l'autre solution avec même un avantage pour dire que l'inconscient relève de la dimen-

sion de l'infini. Si vous le voulez bien nous laisserons cette question en suspens pour l'instant, nous la reprendrons plus tard.

Je voudrais vous soumettre une petite histoire. Soit trois soldats assez désargentés qui se retrouvent au restaurant pour partager un repas. Le repas terminé l'addition se monte à 30 €. Chaque soldat sort de sa poche un billet de 10 €. Le patron de bonne composition demande au serveur de rendre aux trois soldats 5 € sous forme de 5 pièces de 1 €. Chacun reprend 1€ et devant la bienveillance dont ils ont été l'objet ils laissent 2 € de pourboire pour le serveur. Chacun a ainsi sorti 10 € de sa poche, y a replacé 1 €, donc chacun a dépensé 9 €. Soit au total 27 € (9x3). Ajoutons les 2 € de pourboire la dépense totale est donc de 29 € et nous constatons qu'il manque 1€ ! Où est-il passé ?

Cela est perturbant, vous sentez que quelque chose ne tourne pas rond, mais pourtant il vous est difficile de contester la logique de calcul proposée.

Nous reviendrons là aussi plus tard sur cette question, je voulais simplement pour commencer attirer votre attention sur le fait suivant : vous avez face à vous quelqu'un qui vous parle, que vous êtes venus écouter sans y être contraints, qui d'une certaine façon s'adresse à vous depuis une position d'autorité et qui vous enjoint par les questions posées à épouser une logique contenue dans ce qu'il énonce. Soit vous l'acceptez, soit vous la refusez mais si vous l'acceptez, vous êtes pris dans la nasse. Pour les deux situations soumises à votre sagacité celui qui vous parle serait dépositaire de la solution c'est-à-dire de la vérité. C'est bien de cela dont je voudrais vous entretenir dans ce qui va suivre et qui va constituer une sorte de fil rouge de mon intervention. L'axiome de départ auquel on accepte de se soumettre est déterminant pour la suite.

Une autre remarque préliminaire tient au fait que nous associons volontiers la jouissance et l'infini, donc au continu alors que le discontinu se trouve associé au fini grâce à la contingence du symbolique. C'est d'une certaine façon poser la question de l'analyse finie et infinie.

Enfin nous ne saurions négliger le champ du sexuel qui irrigue les débats de notre société actuelle : le mariage pour tous (MPT), la procréation médicalement assistée (PMA), la ou les théories du Genre, le désir sur ordonnance puisqu'après le Cialis, le Lévitra, le Viagra (Pfizer a réalisé un chiffre d'affaires de 1,5 milliard d'euros en 2012) voilà que les femmes se trouvent concernées puisqu'après l'Intrisa ou le Libigel le développement du rôle devrait connaître une nouvelle molécule sous le nom de Lybrido ou Lybridos si la FDA (Food and Drug Administration) l'autorise prochainement.

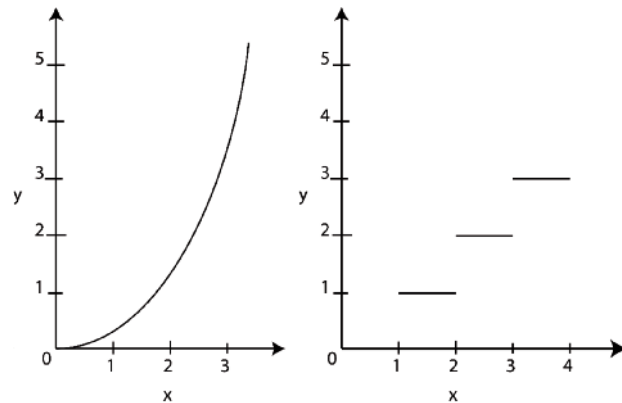
Je voudrais soutenir qu'outre la jouissance phallique et la jouissance Autre qui nous servent de boussole à nous psychanalystes qui nous situons dans l'enseignement de Lacan, nous pouvons certainement poser l'hypothèse qu'une jouissance spécifique de notre actuel se réfère aux discours sans se confondre avec la jouissance phallique ni avec la jouissance Autre tout en étant leur héritière, et que j'appellerai la jouissance de l'impudence ou la jouissance du faux-semblant. Voilà ce que je voudrais soutenir, et qui nécessite un petit parcours préalable que je vous propose.

I. LE PARADOXE DU CONTINU

Continuité et discontinuité peuvent-ils servir de paradigme à la

réflexion sur les jouissances de l'actuel ?

Il convient de préciser de quelle continuité/discontinuité l'on parle. Une fonction d'une variable x est dite continue si quand la variable x se rapproche d'un nombre a (cela nous arrange bien), alors $f(x)$ se rapproche de $f(a)$. Pour les âmes sensibles disons que nous obtenons une courbe sans lever le crayon. Si on prend la fonction qui à x associe la partie entière, alors 2,99999 est proche de 3 mais sa partie entière qui est 2 n'est pas proche de la partie entière de 3.



Prenons deux exemples :

Je veux faire couper une planche pour mon placard d'une longueur de 27,4768 cm parce que je dispose d'un appareil sophistiqué de mesure à laser. Le premier moment de stupeur passé, l'employé du magasin de bricolage sans crainte coupera à 27,4 cm. Et la planche trouvera parfaitement sa place dans le placard ! Il aura tranché.

Pour ma retraite, la valeur du point AARCO étant de 1,2513, si je la calcule avec 1,2 le montant de ma retraite sera de 2 760 €, si je la calcule avec toutes les décimales elle s'élèvera à 2 878 €.

Nous devons donc constater une alternance possible des représentations continues et discontinues ou discrètes. Leur rapport semble être caractérisé par une dialectique féconde.

Y a-t-il aujourd'hui une prépondérance du modèle de continuité ?

Le continu actuel dans l'espace :

Nos appartements n'ont plus de couloir, les open space sont la norme de beaucoup de lieux de travail. Dans les hypermarchés, on a remplacé les escaliers des anciens grands magasins (la marche est une marque de discontinuité) par des plans inclinés roulants qui ont l'avantage qu'on peut y poser un chariot (plein de préférence). Les trains n'ont plus de compartiments, et dans les voitures du métro parisien on circule désormais en continu de la tête à la queue du train. Il n'est plus possible d'échapper au chanteur de service, si on le trouve mauvais, mais ce n'est pas l'essentiel. Plus gênante est la continuité instaurée sur les trottoirs entre espace marchand et espace public : il est devenu difficile de marcher sur les trottoirs quand les cafés les envahissent en alignant les tables par vagues successives. La continuité entre espace public et espace marchand se fait au détriment du premier, qui recule nettement. Si l'on considère l'aménagement des nouveaux parcs, on constate l'effacement des allées, des bordures, au profit d'un espace unique, appréhendé et parcouru.

ru dans sa continuité. Nous avons à Nice le privilège d'une « coulée verte » toute rectiligne sans aucun point d'arrêt pour le regard. L'espace théâtral et l'espace scolaire ont eux aussi été profondément transformés par ce désir de continuité. Le rapprochement des acteurs et des spectateurs a parfois conduit à la disparition de la scène, les acteurs se mêlant au public dans un lieu devenu commun. Un professeur réclamant une estrade pour la salle dans laquelle il enseigne se fait immédiatement mal voir de son administration. Dans les deux cas, la disparition des distances est celle de distances symboliques.

Le continu actuel dans le temps :

Le temps est aussi soumis au désir général de continuité. C'est particulièrement le cas du « temps de la fête ». Autrefois, la fête était rare — le carnaval —, séparée du temps « normal » et porteuse d'un danger plus ou moins affirmé pour l'ordre social. Aujourd'hui, la fête est permanente, mais elle a perdu en dangerosité sociale ce qu'elle a gagné en continuité. Dans de très modestes bourgades irlandaises, les supermarchés restent ouverts « 24 heures sur 24 », prouvant que la présence de clients n'est pas nécessaire à cette ouverture. Ils sont bien sûr loin d'être les seuls. Nous ne supportons plus la pause, l'interruption, le temps non rempli (très généralement par des activités marchandes). Nous soumettons nos enfants, dès le plus jeune âge, à un rythme infernal d'« activités » sportives et artistiques, et il est impossible d'envisager le moindre « trou » dans l'emploi du temps tendu comme un tambour de leurs mercredis ou de leurs vacances. Nous avons du mal à leur raconter que, il y a peu encore, la télévision s'arrêtait tous les soirs, et même que — stupeur assurée — elle ne fonctionnait pas un jour comme le 1er mai. Dans nombre d'appartements, les postes sont allumés toute la journée — voire la nuit — dans toutes les pièces, y compris celles qui sont vides. Les médecins disent qu'on n'éteint plus les postes pendant leur visite. La publicité, qui ne laisse pas une seconde d'intervalle entre deux émissions, n'est pas, là encore, une véritable solution de continuité, plutôt une présence comme une autre, un autre chapitre du film qu'elle se permet d'interrompre à plusieurs reprises. Les chaînes d'information fournissent nécessairement « de l'info en continu ».

Le continu affecte même les modes d'énonciation, c'est le temps du « parler vite » et de l'« inarticulé » où il devient difficile de discerner les articulations d'une pensée dont on peut créditer le locuteur, à moins que... Même les photographies éparpillées aux quatre coins de la pièce ont laissé la place aux cadres numériques qui font défiler, sans qu'on puisse apercevoir d'écart entre elles, les différentes images. Le temps historique n'échappe pas au phénomène. L'événementiel, les récits de batailles ou de révolutions, marques de discontinuité, sont évacués au profit d'études portant sur des périodes longues et des sujets — rapports sociaux, modes de vie, histoire des mœurs, histoire culturelle — marqués par la continuité et les évolutions progressives. L'enseignement, de façon plus générale, est invité à l'interdisciplinarité, qui joint des domaines auparavant séparés et fiers de l'être. Dans le monde de l'entreprise, on parle de « formation continue », « tout au long de la vie ». Quand il s'agit de considérer la place de l'homme dans le monde, le modèle de continuité prend une importance encore plus grande. On ne peut que s'en féliciter quand il permet de combattre le racisme, en démontrant l'absurdité

du concept de race et l'unité de l'espèce humaine. On en mesure tout le poids quand, au nom de la « continuité du vivant », il remet en cause la distinction absolue entre l'espèce humaine et les espèces animales qui avait prévalu jusqu'alors. Au Moyen Âge, dans les procès en sorcellerie, on examinait les pauvres accusées pour voir si des cornes ne leur poussaient pas sous le crâne, ou si leurs pieds ne ressemblaient pas à ceux d'un animal supposé maléfique, comme le bouc. La proximité avec un animal était considérée comme monstrueuse, passible des pires supplices. Nous considérons désormais notre proximité avec les grands singes de manière très différente : 99,9 % d'ADN en commun, une lointaine virgule. Une autre séparation séculaire semble avoir vécu : celle des sexes, à travers la notion de « genre ». En Argentine, on peut désormais choisir son genre, en changeant indépendamment de son état civil de naissance et sans avoir subi d'opération ou de traitement particuliers marquant un changement physique. Quel que soit le jugement que l'on porte sur la question, il est remarquable de noter ce qu'un tel changement, inimaginable il y a peu, doit à la prégnance du modèle de continuité.

Je vous laisse le soin de compléter ce petit tableau avec vos observations personnelles, il n'avait pour but que d'illustrer l'alternative continu/discontinu. Ce qui n'est pas nouveau. Pensons aux philosophes grecs assis au bord de la mer Égée. Certains regardaient la mer et constataient la continuité de ses ondes. D'autres faisaient couler entre leurs doigts un peu de sable et notaient la séparation des grains. Adeptes de la continuité du mouvement d'un côté, pythagoriciens attachés au modèle discret, celui des nombres entiers, de l'autre.

C'est au XVII^e siècle, avec la naissance du calcul infinitésimal, que les choses évoluent. Pour Leibniz et Newton, *natura non facit saltus*, la nature ne fait pas de sauts, vision compatible avec la conception leibnizienne du « meilleur des mondes possibles », qui ne saurait comporter de « trous », de vide : « *Tout va par degrés et rien par saut, et cette règle à l'égard des changements est une partie de ma loi de la continuité.* » Mais la physique moderne réhabilitera le modèle de discontinuité à travers la notion de « saut quantique », caractérisant le passage d'un électron, dans un atome, d'un état d'énergie à un autre.

Dans le domaine de la monnaie, les pièces, les billets marquent des écarts, il n'y a pas de billet de 35 € ! Alors que dans celui de la finance, dans les salles des marchés s'affichent de nombreuses décimales, l'argent est rendu plus fluide, dématérialisé, représenté par des courbes continues. En politique il est de bon aloi pour certains de souligner l'effacement du terme de classes sociales, des séparations trop brutales alors que les impératifs électoraux conduisent dans le même temps à décrire la société comme fragmentée en communautés et à souligner la montée de l'individualisme (thème de la fracture sociale). L'analyse sociologique d'un Pierre Bourdieu reprend ce que le Bolchevique Nikolaï Boukharine ou Hegel en leurs temps décrivaient en montrant que la continuité était la caractéristique du conservatisme social et que des variations progressives peuvent conduire à des bonds, à des ruptures.

« Les dominants ont partie liée avec la continuité, l'identité, la reproduction, et les dominés, les nouveaux entrants, ont intérêt à la discontinuité, à la rupture, à la différence, à la révolution. »¹

¹ Pierre Bourdieu, *Les règles de l'art*, Seuil, p. 261.

« Le changement n'est pas seulement quantitatif, mais aussi qualitatif, et consiste dans la naissance de quelque chose de nouveau, d'autre, dans la rupture de la forme ancienne de l'être ». ²

² Georg Wilhelm Friedrich Hegel, *Science de la logique*.

Alors qu'est-ce qu'une vision du monde si ce n'est une alternance de rapprochements et de séparations ? C'est d'ailleurs une des fonctions des mythes souligne Lévi-Strauss :

« [ils] se réfèrent à [des] domaines chacun pour son compte originellement continu, mais dans lesquels il est indispensable d'introduire la discontinuité pour pouvoir les conceptualiser », car, « dans quelque domaine que ce soit, c'est seulement à partir de la quantité discrète qu'on peut construire un système de significations ». ³

³ Claude Lévi-Strauss, *Le cru et le cuit, Mythologiques I*, Plon, p. 60.

Est-ce que la science, l'art ne nous proposent pas dans un premier temps un processus d'éloignement et dans un deuxième temps un moyen de relier ce que l'on a disjoint ?

Peut-être ne voulons-nous plus voir les différences par peur de découvrir les inégalités alors que nous supportons très bien les inégalités pour peu qu'on ait l'impression de pouvoir les parcourir de façon continue.

« Une réussite d'écriture est une rupture du convenu » ⁴,

⁴ Julien Gracq, Entretien avec Jean Carrière, Gallimard, Pléiade, t.II, p. 1255.

disait Julien Gracq. Il n'y a que deux lettres à changer.

II. CANTOR. L'ANALYSE FINI OU INFINI ? FANTASME ET JOUISSANCE

« Le signifiant, j'ai essayé de l'articuler pour vous lors de ces dernières leçons, ce n'est pas la mesure, c'est précisément ce quelque chose qui, à entrer dans le réel, y introduit le hors de mesure, ce que certains ont appelé et appellent encore l'infini actuel ». ⁵

⁵ *L'objet de la psychanalyse*, Leçon du 5 janvier 1966, p. 82 Ed. AFI.

Nous avons déjà les années passées, dans notre séminaire, approché ces questions. ⁶

Il s'agit pour le rappeler brièvement de **l'infini potentiel**, c'est-à-dire ce qui n'a pas de coupure, qui va au loin sans découpe, où nous reconnaissons par exemple chez l'obsessionnel ce désir d'un objet qui serait au bout de la chaîne, qui supplée à l'altérité puisqu'il ne chute pas. Et **l'infini actuel** qui lui relève d'une coupure qui organise le désir.

⁶ Voir Daniel Cassini, *Lacantor l'infini turbulent*, actes AEFL n°14 année 2008-2009 ; Jean-Pierre Rosset, *Le réel entre mathématiques et psychanalyse*, actes ALI A-M - AEFL n° 18, année 2012-2013 ; Jean-Louis Rinaldini, *Ce qui s'écrit à l'infini*, actes AEFL n° 14, année 2008-2009 ; Catherine Mehu, *Le polygone ne sera jamais le cercle*, actes ALI A-M - AEFL n° 18, année 2010-2011.

Ce hors mesure de cet infini actuel a été longtemps soutenu par la religion : c'est la Rakia des Juifs, le Firmamentum des Chrétiens, c'est-à-dire cette limite à ne pas dépasser parce qu'au-delà c'est la demeure de Dieu. Or cette limite a été crevée par la science. Ce que souligne Lacan en citant le livre d'Alexandre Koyré, « *Du monde clos à l'univers infini* » qui montre notamment le parcours de Nicolas de Cues, de Desargues ou de Galilée.

C'est l'espoir d'un TOUT possible car la science croit pouvoir appréhender le hors limite. Mais à la fin du XIXe siècle la science est confrontée au retour de la limite qui lui vient de l'intérieur et non de l'extérieur sous la forme d'un impossible qu'on peut démontrer. Et c'est cet impossible démon-

tré qui intéresse Lacan.

Cantor va poser un objet, une lettre \aleph_0 , et cette lettre aleph nous dit-il c'est l'infini, l'infini est là dans cette lettre. L'infini est dès lors supposé être le plus grand des nombres rationnels. Il fait un TOUT d'un objet infini. Ce qui suscitera une levée de boucliers de la part de ses pairs, Gauss répliquant que c'est comme si on prétendait connaître toutes les décimales du nombre π ! Ce à quoi Cantor répondra que l'important c'est que ce soit cohérent et qu'on puisse travailler avec, que ce soit un système cohérent et que l'on puisse faire des opérations avec. Ce qui amène Lacan à énoncer Cantor a tort mais il a raison!

«C'est évident que Cantor à tort, d'un certain point de vue, mais il a incontestablement raison, pour le seul fait que ce qu'il a avancé a eu une innombrable descendance dans la mathématique, et que tout ce dont il s'agit, c'est ça : c'est que ce qui fait avancer la mathématique, ça suffit à ce que ça se défende ».⁷

⁷ *Le savoir du psychanalyste*,
Entretiens de Sainte Anne, 1971 –
1972, Leçon du 1er juin 1972.

Nous rencontrons ici cette idée essentielle que pour pouvoir penser, pour pouvoir innover, pour faire avancer des questions, il faut se risquer à poser des axiomes de départ, à penser à l'intérieur de ce qui peut constituer un système quitte à s'en dessaisir par la suite. Nous allons voir que le « Tableau de la sexualité » ou les « Quatre discours » répondent à cette exigence, ce qui est important c'est qu'on puisse travailler avec ces formalisations même et surtout si elles ne prétendent pas répondre à TOUT.

Dès lors qu'en est-il de l'analyse finie ou infinie ?

La question du fini est cruciale puisque la psychanalyse est une pratique du fini dans un espace ouvert à l'infini celui du langage, celui de la jouissance. Nous devons admettre qu'il faut un bord, pour qu'une vie prenne une écriture et aussi un horizon. Voici déjà une réponse à la question posée au début de cette intervention.

Nous pouvons prendre un exemple en nous référant à un cas bien connu présenté par Freud : le cas Dora. La découverte de Freud est que le symptôme est lié à une défense du sujet contre un désir singulier. Que recommande Freud à Dora ? Il lui recommande pour guérir d'accepter son désir de femme, c'est-à-dire son désir hétérosexuel, de vivre avec celui qui l'aime donc d'accomplir ce qui constitue son désir refoulé, mais selon un ordre patriarcal, à savoir accepter la Loi du Père qui consiste pour une femme à faire couple avec un homme, à avoir des enfants, donc de suivre le parcours conforme à l'ordre moral, social.

Nous devons admettre qu'il est vrai que le fini d'une analyse, sa limite, consiste pour l'analysant en la reconnaissance de son propre désir c'est-à-dire ce qui est l'objet de son propre fantasme. C'est en cela que l'analysant accède au fond à la limite de toute pensée, de sa pensée. Mais nous ne pouvons pas ne pas nous poser la question de savoir s'il s'agit là de la limite et de la fin d'une analyse. Ce que nous indique le cas Dora rappelé ci-dessus c'est qu'**avant**, le sujet était serviteur d'un idéal, qu'à ce titre il refoulait son désir propre et le mettait au service d'un idéal alors que **maintenant** il serait serviteur non plus d'un idéal mais d'un objet, celui de son fantasme.

Le **fini** nous indique certes qu'il y a une **limite** et **donc** qu'il y a un au-delà ce que Lacan nomme la **jouissance**. Référé au langage cela signifie que la propriété même du langage c'est de mettre en place un Réel que le langage lui-même ne peut pas épuiser, en faire un tout, un cercle fermé. C'est bien

là le plus simple abord de la jouissance dite phallique par Lacan.

Dans le domaine de la logique nous arrivons à la même conclusion. Dans un système il y a **au moins une** question à laquelle le système ne peut pas répondre (c'est le théorème d'incomplétude de Gödel), du coup la logique invoque une autre logique, une métalogue dit Charles Melman, c'est-à-dire un système d'écriture qui pourra répondre à la question laissée ouverte, mais cette métalogue a elle-même une question à laquelle elle ne peut pas répondre donc... il n'y a jamais de dernier mot ce qui serait avoir raison. Pourtant chacun s'accroche à sa propre logique et veut avoir le dernier mot, avoir raison. Parce qu'avoir raison est en rapport avec ce qui pour chacun est son fantasme. Autrement dit personne ne veut, ne peut renoncer à sa propre jouissance.

La question de la fin de la cure se trouve dès lors déplacée vers les questions suivantes :

Le sujet peut-il renoncer à sa propre jouissance ?

Est-ce cela la fin de la cure ?

Pourquoi y-a-il identification au symptôme si le symptôme n'est jamais que la modalité de sa propre jouissance ? Et que c'est grâce à lui que j'ai l'impression d'exister ?

Est-ce que l'accès à l'analyse infinie, c'est-à-dire le fait qu'il faut une limite et que grâce à cette limite la dimension de l'infini va véhiculer l'interrogation du « Che vuoi ? », est-ce que cet accès est thérapeutique ?

Nous devons garder à l'esprit ces deux éléments essentiels :

Que l'objet cause du fantasme relève d'un ordre qui par lui-même est infini.

Que l'objet cause du fantasme est déterminé par le UN de l'idéal, donc il reste un vecteur de ce UN qui l'a causé. Mais entre 0 et 1 il y a une infinité de nombres, il n'est donc pas possible de rejoindre le 1, il manquera toujours quelque chose pour arriver à faire 1 et ce qui manque c'est un objet réel (puisque un chiffre) qui est un pur manque. Ce qui nous conduit au sexuel.

III. PETITE HISTOIRE DE LA GRANDE HISTOIRE DE LA SEXUALITÉ

On oublie un peu vite que Freud fut « l'inventeur » de la jouissance vaginale. Ou presque !

La solution dominante depuis les Grecs jusqu'à l'orée du XVIIIe siècle c'était l'unisexe. À savoir que les deux genres se partagent un seul et unique sexe les meilleurs esprits proférant que ce que l'homme a au dehors la femme l'a en dedans ce qui était le signe d'une indéniable infériorité.⁸

Galien de Pergame au IIe siècle écrivait que l'utérus, c'est un pénis renversé. Les « pierres » de la femme (que l'on appelle, depuis à peine trois siècles des « ovaires »), ce sont des testicules (ce pourquoi, sans sourcilier, on les nomma très longtemps dans les ouvrages les plus sérieux « testicules féminins »). « Figurez-vous les parties [génitales] qui s'offrent les premières à votre imagination, n'importe lesquelles, retournez en dehors celles de la femme, tournez et repliez en dedans celles de l'homme, et vous les trouverez toutes semblables les unes aux autres ».

⁸ Voir Thomas Laqueur, *La fabrique du sexe, Essai sur le corps et le genre en occident*, Gallimard essais, Paris, 1992.)

La question du vrai sexe à cette époque n'avait aucun sens. Puisqu'il

n'y en avait qu'un. Le savoir anatomique pouvait augmenter comme à la Renaissance ou au XVIIe siècle cela n'y faisait rien.

Quel qu'ait pu être au fil des siècles l'embrouillamini des propos sur le (s) sexe (s), les partisans de l'unisexe parlaient d'abord de différences d'intensité (c'est moins bien de l'avoir en dedans qu'au dehors) ; et ceux qui soutenaient l'existence de deux sexes ne parlaient jamais de l'intensité qu'en second (on peut être plus ou moins homme, mais on est d'abord homme). Ainsi Laqueur nous conduit à ceci : que l'antagonisme entre les deux discours sur le (s) sexe (s) n'a que très peu de liens avec l'observation : que dans ce domaine plus qu'ailleurs l'observation la plus froide se dit dans des discours dirigés par des choix politiques, religieux, sociaux, voire métaphysiques. Laqueur, souligne que

« La thèse suivant laquelle, au cours de la maturation des femmes, l'excitabilité se transfère avec succès du clitoris à l'orifice vaginal ne repose sur absolument aucune donnée anatomique ni physiologique. »

Ce que Freud ne pouvait pas ne pas savoir.

Au cours de son long parcours sur cette question faite de revirements et de positions paradoxales Freud à la fois donne une base biologique à chaque sexe et à leur différence et en même temps s'en écarte puisqu'il distingue trois concepts de masculin/féminin :

Un psychologique avec l'opposition activité/passivité.

Un biologique avec l'opposition spermatozoïde/ovule.

Un sociologique : c'est le Genre de Laqueur.

Il dit que le troisième donne comme résultat que ni dans le sens psychologique ni dans le sens biologique une pure masculinité ou féminité n'est trouvée ! Ce qui devrait nous interroger sur les débats actuels concernant la question du Genre !

Résumons : Freud soutient l'existence de deux sexes (allant donc jusqu'à inventer pour les besoins une « migration libidinale » spécifiquement féminine), mais soutient également que la libido ne connaît point de différence sexuelle et que d'ailleurs, s'il faut vraiment se résoudre à lui donner un sexe, elle sera plutôt mâle. Si l'on rajoute à cela sa croyance presque inébranlable, empruntée à Fliess, en la bisexualité, en l'existence régulière de deux sexes chez le même individu, on a presque tous les cas de figure possibles : bien sûr il y a deux sexes, sauf qu'il n'y en a qu'un, et d'ailleurs la preuve c'est que les deux se rencontrent toujours chez le même individu. On tourne donc en rond. L'ambiguïté de Freud tient au fait que sa conception du sexe est strictement dualiste du point de vue biologique (il joue à ce niveau d'une opposition du type oui/non), alors que sa conception du sexe psychologique (actif/passif) est au contraire tributaire d'un continuum du type + ou -. La libido, en tant que pure activité, sera toujours plus ou moins là ; le phallus, lui, y sera ou pas. Freud pose que la différence d'organes que présente l'anatomie du corps humain ne se signifie pas, au niveau de l'inconscient, comme un partage entre deux sexes. Et c'est ce qui est important, c'est-à-dire que la différence perceptible au niveau de l'anatomie, ne s'inscrit pas comme telle dans le psychique. Ne s'y inscrit que ce qui est conséquence de cette différence, soit le complexe de castration. Mais l'important n'est pas simplement ce cli-vage, c'est l'usage que garçons et filles vont en faire pour déterminer leur atti-

tude. En répudiant le concept de bisexualité au sens où Fliess entendait le défendre, c'est-à-dire en rejetant l'idée qu'il existerait entre les deux sexes un rapport de symétrie inversée, en miroir, Freud inaugure d'une certaine façon le « il n'y a pas de rapport sexuel » de Lacan.

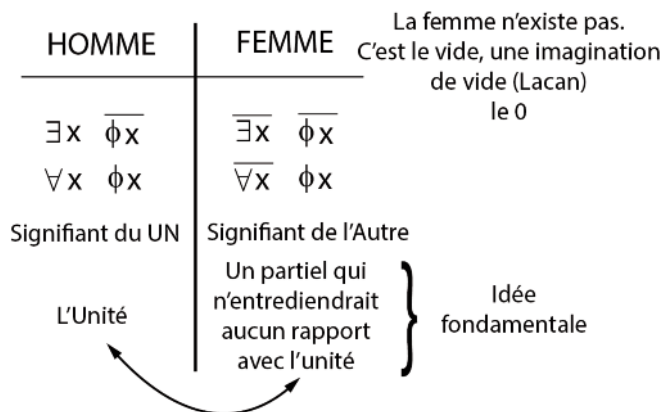
C'est là que Lacan reprend la plume que Freud avait laissé tomber. Le « Il n'y a pas de rapport sexuel » appelle trois remarques:

Cette formule remet en cause le fait qu'il y aurait un rapport au sens mathématique de complémentarité liant homme et femme. C'est l'impossibilité d'écrire un tel rapport dans l'inconscient qui caractérise la sexualité de **l'être parlant**.

Il n'y a pas de signifiant du sexe féminin, idée avancée dès le séminaire sur *Les Psychoses* et c'est ce que Freud avait repéré au niveau imaginaire de l'ignorance du vagin, qui n'est pas reconnu comme radicalement Autre par rapport au Phallus.

Y a-t-il une jouissance propre à la femme ? Cette question est annoncée douze ans auparavant. Elle reprend et déplace la distinction freudienne entre satisfaction active et passive. Lacan déplace la question de la féminité du champ du sexe à celui de la jouissance, la bi-sexualité devient bi-jouissance.

Donc la réalité du sexe est autre que le réel de l'organe anatomique. Au-delà de la matérialité de la chair ce qui compte dirions-nous aujourd'hui c'est l'organe pris dans la dialectique du désir, c'est-à-dire interprété par le signifiant. La bi-jouissance divise la libido, le sujet se trouve divisé en deux parties, une toute phallique l'autre pas-toute. Ce qui exclut l'idée d'une synthèse du sujet dans son rapport au jouir et c'est ce que matérialise le tableau de la sexualité (et non sexualité). Il s'agit désormais non plus de nombrer les sexes mais de nombrer les jouissances.



Ce tableau qui trouve son aboutissement dans le séminaire *Encore* en 1973-1974 vient de loin. Depuis les années 1970 avec *D'un discours qui ne serait pas du semblant* puis en 1971-1972 dans *Ou pire...* Et en 1972-1973 avec *Le savoir du psychanalyste*. Il autorise de multiples lectures et commentaires. J'ai toujours considéré pour ma part que ce tableau devrait se lire de droite à gauche et non de gauche à droite. Il faut en effet qu'il y ait du 0 pour qu'il y ait du 1. Le 0 c'est ce qui permet de passer au 1. C'est Lacan lui-même qui nous l'indique par le recours qu'il fait à la logique et nommément à Gottlob Frege.

IV. DU ZÉRO ET DU UN. L'INACCESSIBILITÉ DU NOMBRE 2

À partir de ce tableau commençons par exposer quelques remarques :

1^{re} remarque : Les écritures (une écriture permet de représenter quelque chose d'irreprésentable) qui figurent dans chaque colonne concernent une **fonction unique** la fonction Φ c'est-à-dire la fonction phallique ou la jouissance phallique. La question étant alors de savoir comment chaque sujet s'insère dans cette fonction, comment il est assujéti à cette fonction. Pour cela Lacan a recours à la logique notamment à Gottlob Frege et aux mathématiques, donc à des axiomes, à des abstractions.

2^e remarque : La question du zéro. 0 objet qu'est-ce que c'est ? C'est une abstraction. Frege se demandait lui-même comment se figurer 0 étoile visible dans le ciel ! Le 0 peut être le vide mais les physiciens nous ont appris que le vide n'est jamais parfait, c'est pour cela que le 0 est une abstraction. Physiquement qu'est-ce que c'est que 0 homme ou 0 femme devant moi ? C'est toujours la même chose alors qu'1 homme n'est pas 1 femme. Il faut donc un axiome pour dire que le vide existe (à la différence du néant) et qu'il est **unique**. Et il faut poser un autre axiome pour dire que le produit d'un ensemble vide de nombres est égal à 1 : $p(0) = 1$. Si on n'accepte pas d'entrer dans un raisonnement en acceptant ces choix aucune déduction n'est possible par la suite, comme avec notre histoire des trois soldats où il fallait ou pas accepter la question **telle** qu'elle était posée, question elle-même induite par le raisonnement **imposé**.

3^e remarque : La théorie des ensembles. Lacan ne rechigne pas au fil des séminaires à de longs développements sur cette question. C'est une théorie initiée par Cantor (encore !). On peut approcher un ensemble comme toute collection d'objets que l'on peut voir « ensemble » mais cela soulève très vite des problèmes et des paradoxes le plus célèbre étant celui dû à Russel (1903) qui s'énonce ainsi : si A est l'ensemble de tous les ensembles qui ne sont pas éléments d'eux-mêmes, A est-il contenu dans A ? C'est l'exemple fameux du barbier du village. Sur l'enseigne du seul barbier du village est inscrit « *Je rase tous les hommes du village qui ne se rasent pas eux-mêmes* ». Question : Qui rase le barbier ?

S'il se rase lui-même il ne respecte pas son enseigne puisqu'il raserait quelqu'un qui se rase lui-même.

S'il ne se rase pas lui-même son enseigne ment puisqu'il ne raserait pas tous les hommes du village.

Il faut donc un premier axiome pour définir l'ensemble vide et un deuxième axiome pour dire que cet ensemble est unique.

C'est là qu'entre en jeu un autre personnage déjà cité Gottlob Frege qui nous conduit à ce que c'est que le 1. **Le 1 est ce qui est identique à ce qui n'est pas identique à soi**. Voici pour les courageux la démonstration :

Soit donc un maître d'hôtel « qui veut s'assurer qu'il y a sur la table autant de couteaux que d'assiettes ». Il va mettre en relation biunivoque chaque assiette et son couteau. Ce maître d'hôtel frégéen pratique naturellement l'équinuméricité des concepts F (« assiettes présentes sur cette table ») et G (« couteaux présents sur cette table »).

Tant qu'à chaque assiette correspond son couteau, notre maître d'hôtel identifie chaque assiette et chaque couteau, puis passe à la paire suivante. S'il a déposé une marque au début de son travail, et que repassant devant sa marque, il constate qu'il n'y a pas eu de rupture dans la correspondance, il saura qu'il y a autant d'assiettes que de couteaux, et pourra tranquillement déduire l'équinuméricité de F et de G sans connaître le nombre de chacun. Mais supposons maintenant qu'à tel moment de son parcours, la correspondance terme à terme n'ait pas lieu. Soit le cas où notre maître d'hôtel se trouve face à un couteau sans assiette, et rappelons-nous que frégéennement parlant, il doit à chaque fois porter son attention sur deux places adjacentes, celle réservée à l'assiette et celle réservée au couteau, et vérifier pour chacune que s'y tient un objet identique à l'objet entrevu à la même place le coup d'avant. Frege lui fait alors tenir le raisonnement selon lequel à la place « assiette » se présente, non pas une « absence d'assiette », mais quelque chose de « **non identique** » à « assiette ». De là, il conclut qu'il y a zéro assiette à cet endroit car il a précédemment convenu d'appeler « zéro » le nombre qui appartient au concept non identique à soi. Le maître d'hôtel, quant à lui, n'en a pas fini, et va à nouveau identifier ce qu'il a maintenant d'un côté, soit l'assiette non identique à elle-même (le « zéro » d'assiette), et ce qui est de l'autre côté, le couteau. Et c'est alors, et alors seulement, que, dans ce mouvement répétitif d'identification de chacun des termes couplés dans la bijection, ce couteau tombe sous le concept « identique à ce qui n'est pas identique à soi » (donc « identique à zéro » puisque « zéro » = « non identique à soi ») et va, de ce fait, valoir pour 1. Frege fait surgir l'UN comme ce qui serait, non pas égal à zéro, mais « identique à non identique à soi », car il lui importe de cerner ce qu'il en est de la **relation** entre assiette et couteau.

Cette petite gymnastique mentale est de l'ordre d'un séisme épistémologique. Avant, le sujet possédait (ou pas) des relations avec des objets. Voilà que maintenant, c'est la relation elle-même qui devient sujet. La relation n'est plus une espèce de vide ontologique où une sorte d'arc électrique passerait entre un terme appelé « sujet » et un autre appelé « objet » ; elle est désormais conçue comme étant (possiblement) le sujet, si bien que ce dernier va pouvoir être, comme elle désormais, représenté. Pour les sceptiques accrochés à une lecture ontologique du tableau et qui douteraient encore de la nécessité d'une lecture frégéenne qui promeut l'identification à ce qui n'est pas identique à soi, je citerai quelques assertions sans appel de Lacan dans la leçon du 11 juin 1974 des *Noms dupes errent*, notamment que « l'identification relève d'une unification », et à propos des identifications

« Ça veut dire qu'il y a qu'une femme qui est capable de les faire. Pourquoi pas l'homme ? Parce que vous remarquez que je dis bien sûr une femme, et puis je dis « l'homme ». Parce que l'homme... l'homme tel que l'imagine La femme, c'est-à-dire celle qui n'existe pas, c'est-à-dire une imagination de vide... l'homme lui, il est tordu par son sexe. Au lieu qu'une femme peut faire une identification sexuée. Elle a même que ça à faire, puisqu'il faut qu'elle en passe par la jouissance phallique qui est justement ce qui lui manque ».

À savoir que l'identification se réalise sur ; $\forall X \Phi X$

« [...] elle doit en passer par la jouissance phallique qui est justement ce qui lui manque »

et que

« Ça veut dire l'exigence que la femme montre — c'est patent — que l'homme soit tout à elle... Il est dans la nature d'une femme d'être jalouse, dans la nature de son amour ».⁹

⁹ Lacan Jacques, *Les non-dupes errent*, leçon du 11 juin 1974.

C'est muni de ces réquisits qu'il faut aborder la lecture du tableau de la sexuation.

On ne peut pas en faire une lecture ontologique selon la logique aristotélicienne avec des propositions universelles, particulières, affirmatives et négatives au risque de se trouver dans une impasse. Car si nous considérons le x comme un individu sujet qui posséderait des prédicats grâce à ses qualités nous faisons une lecture genre « Totem et tabou » à savoir que dans la première colonne nous devrions écrire :

$$\begin{aligned} \exists x \overline{\phi x} \\ \forall x (-x) \phi x \end{aligned}$$

Il convient donc d'en faire une lecture frégréenne où x désigne un objet, c'est-à-dire tout ce qui n'est pas fonction, tout ce qui ne possède pas une place vide, et s'il satisfait à la fonction F ce n'est pas grâce à son être ou à ses qualités d'individu, mais au fait **de son appartenance à la classe des individus qui satisfont ladite fonction F** , la fonction Φ dans notre cas.

Après le 0 et le 1 il convient de rendre compte du forçage auquel se livre Lacan pour décréter l'inaccessibilité du nombre 2. Un nombre est dit accessible si je peux l'obtenir à partir de ceux qui le précèdent. Ainsi dans la suite 0 1 2 3 4 5 6 je peux obtenir 5 en additionnant 2+3, 5 est donc accessible. Lacan soutient que le nombre 2 est inaccessible et qu'en ce sens il est comme Aleph 0 (\aleph_0). Il nous dit que l'on peut faire 3 avec 2+1 ; 4 avec 2², mais qu'on ne peut pas faire 2 avec les nombres qui le précèdent. Je peux en fait envisager de faire 2 avec 1+1 ce qui n'est pas interdit puisque Lacan lui-même propose 2² pour le nombre 4.

Alors pourquoi un tel forçage ? Parce qu'il est question de nombrer les jouissances. Il y en a une qui va de soi, la phallique. Mais se pourrait-il qu'il y en ait une autre ? S'il y en avait une elle serait dite féminine et elle aurait la puissance du dénombrable sur le modèle de la succession des nombres entiers et se trouverait infinie, donc... inaccessible.

L'inaccessibilité du 2 de Lacan veut dire que si une deuxième jouissance existe **il faut la poser** comme inaccessible ce qui ne veut pas dire inexistante. Cela est un nouveau cas de figure de la longue histoire du nombre des sexes concernant cette fois le nombre de jouissances. On ne peut se contenter d'en poser **UNE** et une seule mais on ne peut pas s'en donner **DEUX**. Cette notion d'inaccessible désigne la recherche d'une parité dont il est exclu par principe qu'elle l'atteigne.

C'est à partir de l'ensemble des remarques que je viens d'exposer que nous pouvons nous permettre de **postuler** une jouissance de l'actuel que je nommerai volontiers une jouissance du faux-semblant ou de l'impudence en m'appuyant à la fois sur le tableau de la sexuation et notamment son côté droit et avec l'aide des places réelles qui constituent la matrice des quatre discours.

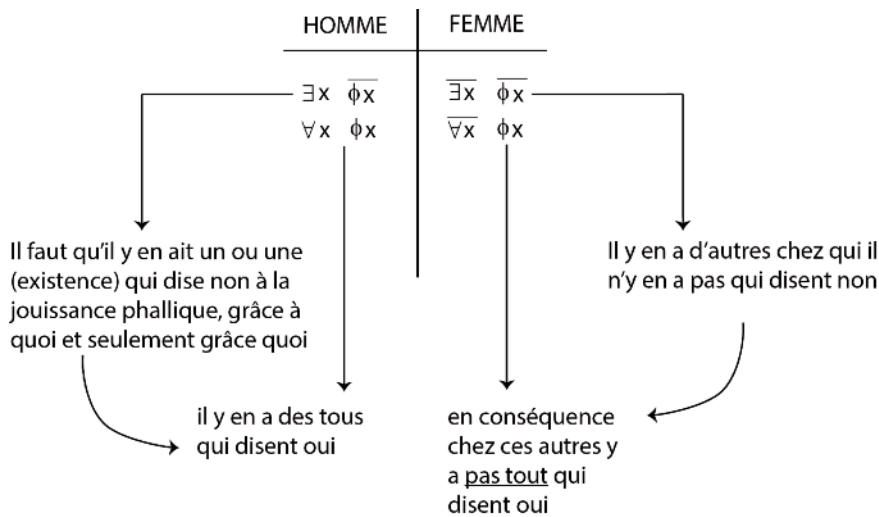
V. UNE JOUISSANCE DE L'IMPUDENCE OU DU FAUX-SEMBLANT

Il faut partir de deux commentaires qu'autorise la lecture du tableau de la sexuation et qui pointent les conséquences du rapport de La femme avec le Dire, au fait qu'une femme

« conserve un peu plus d'aération dans ses jouissances. Elle est moins échançrée que l'homme par l'inconscient ». ¹⁰

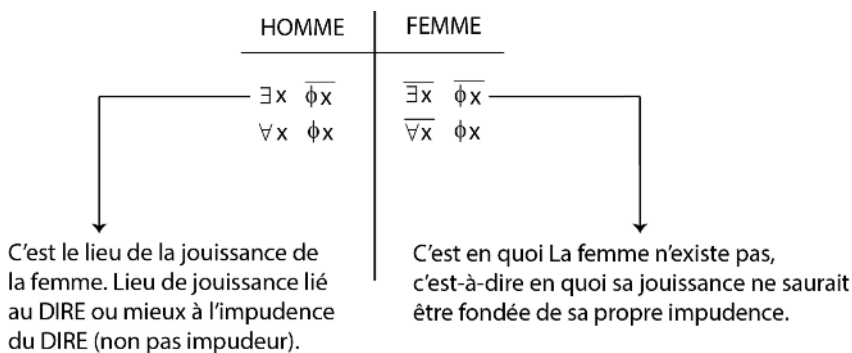
10 *Ibidem.*

Le premier commentaire est celui-ci :



Le x est un UN indéterminé, c'est l'argument de la fonction, celle-ci étant pour Frege une expression insaturée en attente d'un argument pour la compléter.

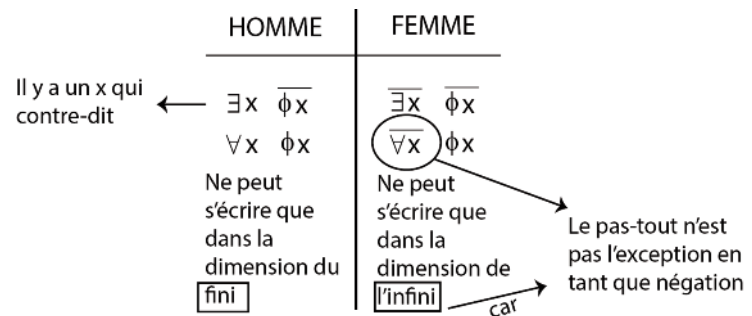
Deuxième commentaire :



Encore convient-il de préciser ce que nous entendons par Dire et Dit.

Le DIRE n'est pas l'exercice qui produit des DITS. C'est un mouvement qui longe le mur des impossibles : l'inconsistance, l'incomplétude, l'indémontrable, l'indécidable.

Le propre du DIRE c'est d'**EK-sister** par rapport à quelque DIT que ce soit. D'ailleurs le tableau de la sexualité l'indique clairement:



Tenter de vouloir annuler l'ek-sistence du DIRE par rapport au DIT c'est tenter de faire exister un rapport sexuel possible, soit l'inceste. À défaut on peut toujours mettre du sens entre le dire et le dit pour suppléer l'impossible de leur rapport, ce que ne manquent pas de proposer les différentes thérapies qui envahissent le marché.

À partir de cela il me semble intéressant de faire l'hypothèse qu'une des jouissances de l'actuel est en relation avec l'impudence du DIRE. Le « ça ne va pas sans dire ». La jouissance d'une impudence, celle de la Femme, en tant que **figure logique**, dans sa relation au DIRE. À condition de souligner qu'il ne s'agit pas de la jouissance du DIRE mais de la jouissance de l'opération qui vise à vouloir poser le DIRE comme **existant** et non pas comme **ek-sistant**. C'est-à-dire qu'il convient dans cette jouissance de tenter de faire exister la Femme, en tant que VÉRITÉ.

« Cette Femme, la jouissance de cette Femme, elle ne va pas sans dire, c'est-à-dire sans le dire de la vérité ».¹¹

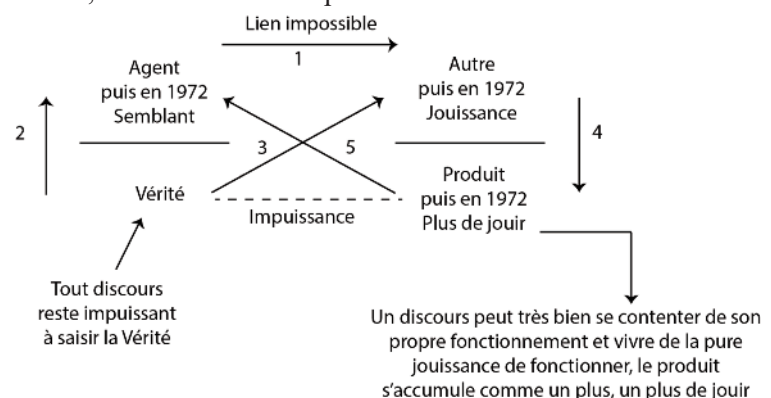
¹¹ Lacan Jacques, *Les non dupes errant*, leçon du 12 février 1974.

« Il n'y a qu'une manière [...] de pouvoir écrire la Femme sans avoir à barrer le « la » c'est au niveau où la Femme c'est la vérité. »¹²

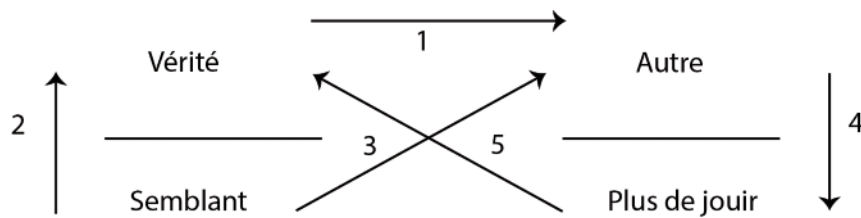
¹² Lacan Jacques, *Encore*, leçon du 10 avril 1973.

La question est désormais celle-ci : est-il possible, pour compléter cette hypothèse d'une jouissance de l'impudence qui est celle de la Femme et que les discours de notre modernité tentent de faire exister, de s'appuyer sur la matrice des 4 discours qui définit les places réelles que vont venir occuper les éléments symboliques S_1 S_2 S objet a ?

Rappelons que tout discours est construit sur de l'impossible. C'est la butée de l'impossible qui permet de parler de discours. Le discours est un dispositif pour trouver la Vérité à condition qu'apparaisse l'impossibilité d'atteindre la Vérité. La preuve d'un discours est donc la manifestation de son impossibilité, c'est-à-dire son impuissance.



Nous pourrions alors faire l'hypothèse suivante que dans l'actuel, au niveau des places, une torsion, une permutation est opérée entre les places de la vérité et du semblant supportant ainsi une jouissance du faux-semblant puisque le semblant n'est plus à sa place. La matrice des discours deviendrait :



Ce serait désormais de la place de Vérité que se trouve celui qui parle dans cette volonté de faire exister (et non Ek-sister) la Femme, la Vérité. Dire le TOUT, c'est-à-dire l'impudence du DIRE, lieu de la jouissance de la Femme. La vérité peut être dite, elle n'est plus mi-dite. Dans ce « moi, la vérité je parle » (sans le pas-toute) il y aurait un accès permanent à l'inconscient qui perd son caractère pulsatile, accès permanent à l'inconscient signifiant négation de l'inconscient. Nous en retrouvons les signes dans le développement des neuro-sciences, le cognitivisme, le comportementalisme... chez qui la négation de l'inconscient et de la pratique psychanalytique n'est pas un simple euphémisme.

Pourquoi ? Certainement parce que le développement des techniques de communication et d'information doublé maintenant par ce que l'on nomme l'ère numérique devient l'arme, la cible, l'enjeu de notre période. Nul ne peut contester l'hypermédiatisation galopante, les débordements technologiques des moyens de communication promettant du vrai lien social par la connexion et qui s'accompagnent d'une surveillance accrue des sujets. Du coup c'est la bataille pour LA transparence et la levée des secrets qui est rendue comme possible (Wikileaks), et on redécouvre que le secret ne va pas sans dire ou, Lacan dans le texte, un taire dit l'inter-dire. Comble d'ironie les lanceurs d'alertes opèrent du sein même des agences qui les emploient. Les espions se découvrent une âme et les agences qui savent tout l'ignoraient.

De cette jouissance du faux-semblant nous en connaissons tous de multiples exemples dans notre vie contemporaine. Les propos xénophobes dans lesquels suinte cette idée de dire tout haut ce qu'on pense tout bas, a contrario l'apparition dans les médias de rubriques intox/désintox censées rétablir la vérité, les échanges sur les réseaux sociaux où enfin la parole serait libérée et donc vraie, la recherche de la transparence à tout prix qui suppose a priori que la vérité soit connue...

On dira que cela a toujours existé, certes le sans précédent coexiste avec le toujours pareil, mais certainement pas avec une telle prépondérance. Car à la subtilité du pulsatile de l'inconscient se substituent l'outrance, l'outrage, l'affirmation péremptoire des experts en tant que savoir sur la vérité. Mieux de l'existence d'un sujet au savoir. C'est le positivisme du « Bon sang mais c'est bien sûr » du commissaire Bourrel dans les 5 dernières minutes.

Nous pouvons nous amuser à reprendre les 4 places du discours aménagé tel que je le propose:

Le moteur sous-jacent de celui qui parle c'est le semblant qu'il faut démasquer, c'est le trajet 2.

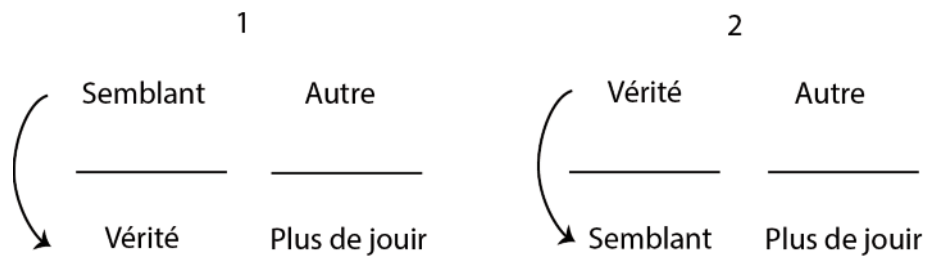
Le Semblant peut aussi s'adresser à l'Autre. Celui qui parle se situe dans le discours comme Vérité. Il y a donc des discours qui seraient du semblant, c'est le trajet 3.

Celui qui parle s'adresse bien à un Autre, c'est le trajet 1.

Ce qui produit des effets de plus de jouir, c'est le trajet 4.

Le plus de jouir peut faire retour sur l'Agent, c'est le trajet 5, la jouissance de la vérité.

Dans la ronde des discours classiques, les éléments symboliques S_1 S_2 S objet a parcourent les 4 places dans le sens contraire des aiguilles d'une montre. Ainsi ce n'est pas la vérité qui s'exprime par un semblant de vérité mais le semblant qui bascule vers la vérité (1). La bascule tourne à l'encontre de toute vraisemblance. Dans notre hypothèse (2) la bascule tourne conformément à toute vraisemblance ou à l'encontre de toute invraisemblance.



Ainsi la Vérité toute nue, la jouissance infinie nous est proposée comme accessible, ou bien disons que nous tenons aleph 0 dans les mains.

Mais lorsque la stripteaseuse est dénudée, que se passe-t-il ?

J'avais oublié de vous dire que dans le restaurant de nos trois soldats se trouvait une machine vidéo dernière génération, une sorte de Juke-Box qui offrait la possibilité de visionner un strip-tease virtuel... pour... 1 euro ! Ce que nos trois bleusailles s'étaient empressées de s'offrir. Évidemment, il ne manquait pas 1 euro!

Donc, lorsque la stripteaseuse est dénudée, il ne lui reste plus qu'à aller... se rhabiller !

The show must go on.